

Jour de fête

(De nombreux noms communs – plus ou moins usuels – sont issus de noms propres. Il y en a un certain nombre dans ce texte ; à vous de les trouver. Vous pouvez vous amuser à en chercher d'autres. Il y a aussi 3 titres dissimulés dans ce texte : celui d'une chanson, celui d'un roman et celui d'un film. Bonne chance à tous).

Il avait commencé sa vie professionnelle comme éboueur, mais ramasser des poubelles aux remugles tenaces n'était pas une vie. Ensuite, il avait été le pipelet d'un immeuble mal famé et s'était fait l'écho de tous les ragots que propageaient les locataires. Il en eut bientôt assez de ces rumeurs qui, de la diane à la mi-nuit, occupaient les esprits. Il trouva enfin sa voie : la coiffure. Seul figaro du coin exhibant un catogan noué d'un mouchoir de madras, il devint vite célèbre. Il n'était pas un adonis, il était le barbier de Belleville.

Il n'aimait guère penser à son enfance dont le récit aurait ému jusques aux larmes ce brave Dickens, pourtant so british ! Son père, hypocondriaque, soignait sa santé, ménageait ses économies, tout en se défendant d'être un harpagon, comme, en tartufe assumé, il cultivait sa bonne réputation. Vrai cerbère, il l'enfermait dans sa chambre afin qu'il n'allât pas voir ses copains. Sa mère, une mégère au regard de méduse, ne lui servait que des rogatons rancis et sa main griffue de harpie ne s'ouvrait que pour quelques pièces en guise d'argent de poche, à peine une obole !

Sa vie avait changé quand il avait rencontré une superbe nana aux yeux d'iris bleu-violet. Comme elle était le souffre-douleur de sa belle-mère, une furie acariâtre, et la cendrillon d'une fratrie recomposée, il l'avait consolée, dorlotée, mignotée. Il croyait être son mentor, son pygmalion. En réalité, elle était sa muse, son égérie mais aussi son refuge, son havre de paix. Grâce à elle, il avait quitté le monde des chimères et cessé d'écouter le chant des sirènes... Il l'attendait à l'entrée de la fête foraine avec, au cœur, une légère crainte qu'elle ne vînt pas.

Justement, elle arrive, la robe froufroulante et printanière, le port altier d'une amazone, prête à profiter des plaisirs de ce beau dimanche. Main dans la main, ils déambulent dans le dédale des manèges et des stands, appréciant les couleurs, les parfums de ce rendez-vous populaire.

Sous un chapiteau enchanté, un hercule en marcel soulève des haltères et fait admirer ses biscoteaux saillants ; le sosie d'un prestidigitateur connu tire un lapin de son claque huit-reflets, suivi d'un vol de machaons aux virevoltantes ailes jaune vif rayées de noir ; des arlequins se gaussent d'un pierrot blafard qui gratte mélancoliquement sa guitare ; des titis parisiens, la casquette en arrière, le gavroche autour du cou, chantent la gloire de Voltaire et de Rousseau. Quelle fête étrange ! On la dirait imaginée par le Grand Meaulnes.

À midi, piquenique dans un parc. Modeste amphitryon, il régale sa belle d'un encas : sandwiches partagés à l'eustache, pavlovas dégoulinant de chantilly. Avec en prime, la paix, l'harmonie de la nature. Les narcisses, hélas, se fanent déjà mais les hyacinthes embaument. Les hémérocailles, belles comme le jour, les silènes enflés, les hydrangées, les fières agapanthes, tous pleins de promesses, préparent activement leur pleine floraison. Les heures s'écoulent, agréables et douces, propices au discours amoureux. Pour titiller le destin, sur le chemin du retour, ils achètent un billet de loterie. Seront-ils plus heureux s'ils touchent le pactole ?

Janine Rich- Jacquelin (mai-juin 2020)